

Jeu et sécurité dans l'espace public: origines et effets des politiques publiques

*Jacques Marillaud
Groupe Central des Villes Nouvelles
26 rue Emeriau
F - 75015 Paris
France*

Résumé

Longtemps l'enfant a été un familier de la ville; par la suite toute pédagogie écartait l'enfant de la rue.

Dans les années 80, à partir du bilan de nombreux travaux de chercheurs (historiens, sociologues, psychologues, urbanistes), les responsables des programmes expérimentaux en faveur de l'enfance, dans le cadre de nouvelles politiques interministérielles d'habitat et de sécurité routière, ont cherché à articuler des réalités apparemment contradictoires: la réalité de la ville et le développement de l'enfant.

Les résultats de ces actions aux objectifs modestes et concrets montrent que l'enfant est "messager d'un nouvel urbanisme": c'est le sens d'une mobilisation récente des milieux associatifs proches des enfants qui investissent progressivement le champ de la vie quotidienne urbaine en termes de projets et de collaboration avec élus et techniciens.

Summary

Children used to be an integral part of cities; but the educational system later contributed to their being kept away from the streets.

In the 80s, the research done by many specialists (historians, sociologists, psychologists, urbanists) brought results that were used by the persons responsible for experimental programmes in the context of new official policies concerned with housing and security on the road. They then tried to articulate two levels that seemed contradictory: the reality of urban life and the development of children.

These endeavours had modest, but concrete, objectives. Their results show that children are the "messengers of a new type of urbanism". Thus, recently associations concerned with children have gradually developed projects and collaborated with the authorities and with specialists in order to formulate a better everyday urban environment.

1. Introduction

"Dans le passé, l'enfant appartenait tout naturellement à l'espace urbain, avec ou sans ses parents. Dans un monde de petits métiers, et de petites aventures, il était une figure familière de la rue. Pas de rue sans enfants de tous âges et de toutes conditions. Ensuite, un long mouvement de privatisation l'a retiré peu à peu de l'espace urbain qui cessait dès lors d'être un espace de vie épaisse, où le

privé et le public ne se distinguaient pas, pour devenir un lieu de passage réglé par les logiques transparentes de la circulation et de la sécurité. Certes l'enfant n'a pas été le seul exclu de cette grande oeuvre de mise en ordre, de mise au pas: tout un monde bigarré a disparu avec lui dans la rue. Mais sa solidarité de fait avec ce monde-là est significative. Le fait important est donc double: d'abord nettoyer la rue d'un petit peuple indocile, qui avait été longtemps accepté, de plus ou moins bon gré, mais sans la volonté de l'en ôter, et qui est plus tard devenu suspect, inquiétant et condamné. Ensuite, dans le même temps, 'séparer l'enfant de ces adultes dangereux, en le retirant de la rue. La rue est immorale tant qu'elle est un séjour'. Elle n'échappe à l'immoralité qu'en devenant un passage, et en perdant dans l'urbanisme des années 30-50 les caractères et les tentations du séjour" (Ariès 1979, 3).

Elle a donc bel et bien existé cette ville qui s'estompe dans nos mémoires, cette ville où les enfants vivaient et circulaient dans les rues, hors de la famille, ou sans famille, comme l'indiquait l'historien Ariès (1979).

2. La rue devient patrimoine

On la redécouvre cette ville avec nostalgie (Gracq, 1985): la rue, l'espace public deviennent patrimoine à conserver, à enrichir, à transmettre (les associations et les élus locaux s'y emploient).

On la redécouvre aussi cette ville comme réactualisation des formules anciennes: rues piétonnes, café-terrasses, passages et galeries marchandes.

La reconstitution de ces formes urbaines constitue aujourd'hui un enjeu économique considérable: la recherche de l'attractivité de la ville dans la concurrence farouche pour attirer de nouveaux emplois revalorise la beauté, le confort, la sécurité de la rue.

3. Espace public et lieu social

Nos sociétés occidentales urbanisées, s'interrogent aussi anxieusement sur la nature du lien social - plus précisément sur les formes de sa dégradation; les formes spatiales, les dispositifs d'aménagement urbain apparaissent susceptibles à travers le concept d'espace public de susciter, de diversifier, de densifier les échanges et les rencontres; bref, il s'agit rien de moins pour les chercheurs, les architectes, certains élus que de réfléchir sur... et de créer les lieux de la sociabilité, donc de tenter de corriger et d'infléchir les tendances à l'individualisation, à la privatisation des pratiques sociales, à l'exclusion de l'Etranger.

Les réflexions de Ariès (1987) ou encore de Mitscherlich (1970) sur la perte de la ville ou sur l'apparition de ce qu'ils ont appelé l'un et l'autre, l'anti-ville, la non-ville prennent aujourd'hui une valeur opératoire.

4. L'ordre urbain: attention à la rue !

Mais simultanément la ville continue d'être regardée avec les yeux des hommes d'ordre du 19ème siècle: hygiénistes, philanthropes; c'est-à-dire avec inquiétude: source de dangers, de pollution physique et morale, de contagion et de délinquance (Mumford, 1964).

Cette pensée est évidemment beaucoup plus efficiente que le courant d'idées récentes marqué par la volonté de réactualisation des espaces de la socialité urbaine (Barré, 1979).

Quelques illustrations:

- l'espace privé se défend contre l'espace public: l'interphone, le code d'entrée dans les immeubles;
- l'espace public se meuble de dispositifs dissuasifs ou sécuritaires ("le mobilier défensif"), grilles, panneaux d'interdictions, surveillance par vidéo;
- les équipements publics se retirent de la rue: multiplication des grilles, barrières, sas, espace de contrôle, y compris et surtout lorsque la qualité architecturale est affirmée (pensons aux belles réalisations de maternelles, de maisons de l'enfance dans les villes nouvelles: espaces étanches, retranchées du quartier...).

La rupture avec la cohérence de la vie sociale de la ville au 19ème siècle, la spécialisation sont l'aboutissement d'un processus long: notre société urbaine n'a pas brusquement basculé du côté de la peur à partir d'un certain seuil de motorisation et d'un certain taux d'accidents.

"Ce serait se tromper de siècle" comme le dit Ariès; la peur de la rue vient de loin: convoquons quelques témoins.

4.1. "C'est la faute à Rousseau": un texte instaurateur

Dans ce premier véritable manuel de pédagogie qu'est l'Emile, J.J. Rousseau, raconte comment précepteur du fils du fermier général Dupin, un enfant "difficile", il refuse d'accompagner son élève en promenade:

"Non, lui dis-je en faisant votre volonté, vous m'avez appris à faire la mienne; je ne veux pas sortir. Eh bien, reprit-il vivement, je sortirai tout seul. Comme vous voudrez. Et je reprends mon travail.

Il s'habille, un peu inquiet de voir que je le laissais faire et que je ne l'imitais pas. Prêt à sortir, il vient me saluer, je le salue; il tâche de m'alarmer par le récit des courses qu'il va faire; à l'entendre, on eût cru qu'il allait au bout du monde. Sans m'émuvoir, je lui souhaite un bon voyage. Son embarras redouble. Cependant, il fait bonne contenance, et prêt à sortir, il dit à son laquais de le suivre. Le laquais déjà prévenu, répond qu'il n'a pas le temps et qu'occupé par mes ordres il doit m'obéir plutôt qu'à lui.

Pour le coup, l'enfant n'y tient plus. Comment concevoir qu'on le laisse sortir seul, lui qui se croit l'être important à tous les autres et pense que le ciel et la terre sont intéressés à sa conversation ? Cependant, il commence à sentir sa faiblesse: il comprend qu'il va se trouver seul au milieu des gens qui ne le connaissent pas; il voit d'avance les risques qu'il va courir; l'obstination seule le soutient encore; il descend l'escalier lentement et fort interdit. Il entre dans la rue, se consolant un peu du mal qui lui peut arriver par l'espoir qu'il m'en rendra responsable.

C'était là que je l'attendais. Tout était préparé d'avance; et comme il s'agissait d'une espèce de scène publique, je m'étais muni du consentement du père. A peine avait-il fait quelques pas qu'il entend à droite et à gauche différents propos sur son compte. Vois, le joli monsieur ! Ou va-t-il ainsi tout seul? Il va se perdre; je veux le prier d'entrer chez nous. Voisine, gardez-vous en bien. Ne voyez-vous pas que c'est un petit libertin qu'on a chassé de la maison de son père parce qu'il ne voulait rien valoir ? Il ne faut pas retirer les libertins; laissez-le aller où il voudra. Eh bien donc ! que Dieu le conduise ! Je serais fâchée qu'il lui arrivât malheur.

Un peu plus loin il rencontre des polissons à peu près de son âge qui l'agacent et se moquent de lui. Plus il avance, plus il trouve d'embarras. Seul et sans protection, il se voit le jouet de tout le monde, et il éprouve avec beaucoup de surprise que son noeud d'épaule et son parement d'or ne le font pas respecter.

Cependant, un de mes amis mais qu'il ne connaissait point, et que j'avais chargé de veiller sur lui, le suivait pas à pas sans qu'il y prît garde et l'accosta quand il en fut temps. Ce rôle, qui ressemblait à celui de Sbrigani dans Pouceaughnac, demandait un homme d'esprit et fut parfaitement rempli.

Sans rendre l'enfant timide et craintif en le frappant d'un trop grand effroi, il lui fit si bien sentir l'imprudence de son équipée qu'au bout d'une demi-heure, il me le ramena souple, confus, et n'osant lever les yeux. Pourachever le désastre de son expédition, précisément au moment qu'il rentrait, son père descendait pour sortir et le rencontre sur l'escalier. Il fallut dire d'où il venait et pourquoi je n'étais pas avec lui. Le pauvre enfant eût voulu être cent pieds sous terre. Sans s'amuser à lui faire une longue réprimande, le père lui dit plus sèchement que je m'y serais attendu: Quand vous voudrez sortir seul, vous en êtes le maître; mais comme je ne veux point d'un bandit dans ma maison, quand cela vous arrivera, ayez soin de n'y plus rentrer" (Rousseau, éd. 1969, 367-368).

Belle expérience de laboratoire ... mais surtout texte fondateur de tout un courant pédagogique qui vise à écarter l'enfant de la rue, et plus généralement à dévaloriser la rue.

4.2. Plus tard, le Corbusier définit ainsi la rue:

"Une chaussée; la plupart du temps des trottoirs étroits ou larges. A pic, au-dessus, les murailles de maisons: la silhouette sur le ciel est une déchirure saugrenue de lucarnes, de tuyaux de tôle. La rue est au bas fond de cette aventure. Elle est dans une pénombre éternelle.

L'azur est un espoir très loin, très haut. La rue est une rigole, une fissure profonde, un couloir étranglé. On touche à ses deux murs des deux coudes du cœur: le coeur en est opprassé..., bien que cela dure depuis mille ans!

La rue est pleine de voitures rapides. La menace de mort règne entre les deux margelles des trottoirs; les maisons sont noires et leur voisinage réciproque cacophonique; c'est affreux. Mais tout le drame de la vie y grouille. Savez-vous voir? Vous vous amuserez beaucoup dans la rue; on est mieux qu'au théâtre, mieux que dans un roman: des visages et des convoitises.

Rien de cela n'exalte en nous la joie, qui est l'effet de l'architecture, ni la fierté, qui est l'effet de l'ordre, ni l'esprit d'entreprises qui s'éveille dans les grands espaces.

Mais la pitié et la commisération nous viennent au choc du visage d'autrui, et le "hard labour" opprime.

La rue a beau porter son drame humain, a beau étinceler sous l'éclat nouveau des lumières, rire de son affichage bigarré; elle est la rue du piéton millénaire, un résidu des siècles: un organe inopérant, déchu. La rue nous use.

Elle nous dégoûte en fin de compte ! Car pourquoi subsiste-t-elle encore?"
(Le Corbusier, 1923?).¹

¹ Le Corbusier, extrait d'un texte pamphlétaire, mandaté mais probablement antérieur à "Vers une Architecture" (1923) où l'on retrouve les mêmes critiques contre la rue (édition 1977, 45).

5. Et la rue fut supprimée, et l'enfant fut retiré de la rue...

Les classes supérieures donnèrent l'exemple dès le début du 19ème siècle (Ariès, Farge, 1979), les classes moyennes suivirent: Richard Sennett (1980) a montré comment l'apparition de la famille nucléaire a réduit au 19ème siècle, à Chicago, l'autonomie de l'enfant dans l'espace urbain:

"Ses parents le conduisaient désormais à l'école et l'y reprenaient pour le ramener à la maison; il lui était interdit d'aller dans le parc et il devait jouer tout près de la maison où sa mère pouvait le surveiller constamment" (Sennett 1980, 55).

La suite est bien connue: à l'enfermement progressif de l'enfant à la maison et à l'école a succédé à partir de 1960, avec la croissance des revenus des ménages, la migration des familles hors de la ville, dans le péri-urbain: le pavillon et son jardin représentent désormais pour les familles l'espace le plus adapté au développement de leurs enfants.

Aujourd'hui ce n'est plus tant la rue qui est immorale, comme le dit Ariès, que tout l'espace urbain qui est identifié à l'insécurité.

Aujourd'hui, la ville n'est plus pour l'enfant un espace de libre circulation, de jeu, d'autonomie, d'apprentissage; désormais, l'espace approprié par l'enfant est circonscrit aux équipements et aux espaces spécialisés (éducatifs, sportifs, logements). Dans ces lieux, s'est investie, dans la période récente, toute la capacité d'innovation (équipements intégrés, terrains d'aventure, centre de loisirs) des institutions et des collectivités locales; la chambre des enfants est devenue salle de jeu, l'école "maison d'école" (l'architecture l'exprime souvent), les équipements, des "lieux de vie" où des relations différentes se nouent entre parents, enfants et éducateurs.

Mais derrière la porte, au delà de la grille de ces lieux de l'enfance, quel accueil - au dehors- dans la rue, dans la ville?

Pense-t-on aux trajets "domicile-travail" des plus petits (chemins d'école), aux parcours de quartier à quartier, à l'irrésistible envie d'aller au delà des limites permises? A la ville comme conquête de l'adolescence? (Chombart de Lauwe, 1977)

L'importance formatrice et relationnelle de l'espace urbain dans le développement de l'enfant est établie par nombre de travaux (Dolto, 1985): la mise en oeuvre reste pourtant problématique.

La situation n'a pas véritablement changé depuis que Jane Jacobs, il y a trente ans aux USA, prenait parti pour un mode d'existence authentiquement urbain en soutenant les acteurs de la vie et de l'esprit urbain contre les principes d'urbanisme à l'oeuvre dans les *suburbs* et les ensembles résidentiels, d'où cette "apologie du trottoir" dont l'audace surprend encore aujourd'hui.

"Au vrai, des rues vivantes présentent elles aussi des aspects positifs pour le jeu des petits citadins et ces jeux sont au moins aussi importants que la sécurité ou la protection.

Les enfants des villes ont besoin d'une grande variété d'endroits pour jouer et apprendre. Il leur faut, pour le sport et l'exercice, des lieux spécialisés plus nombreux et accessibles que ceux dont ils disposent dans la plupart des cas. Mais ils ont également besoin d'un espace non spécialisé, hors de la maison, où jouer, traîner et construire leur image du monde.

En pratique, c'est seulement par le contact avec les adultes, régulièrement rencontrés sur le trottoirs de la cité, que les enfants découvrent les principes fondamentaux de la vie urbaine" (Jacobs, 1961, 1965, 367).

A l'épreuve de l'opérationnel, le projet d'intégration du jeune enfant à son quartier, son village, sa ville se heurte à de nombreuses difficultés: anxiété des parents devant des trajets quotidiens peu sûrs et encombrés, crainte des éducateurs grâce à de nouvelles responsabilités, absence de savoir-faire des concepteurs, des techniciens, et plus fondamentalement contradiction d'une demande sociale oscillant entre le long terme - favoriser la maturation et l'autonomie de l'enfant - et le court terme - privilégier les premières expériences dans un espace protégé et sûr.

6. Prendre en compte l'enfant dans l'aménagement de la ville: deux programmes interministériels (1983-1989) - sécurité et autonomie.

C'est à partir du bilan des travaux de chercheurs (historiens, sociologues, urbanistes) sur l'évolution de la ville sur le long terme autant que par la réflexion du large éventail des "praticiens de l'enfance" que les pouvoirs publics, (Affaires Sociales, Urbanisme et Transports, certaines collectivités locales) ont engagé à partir de 1983 deux programmes dont le but était d'adapter l'espace public aux pratiques sociales et spatiales de l'enfant en tentant d'articuler des réalités présentées jusque là comme contradictoires:

- au plan de la pédagogie et de l'information: articuler sécurité et autonomie de l'enfant;
- au plan des politiques locales: articuler insécurité objective et représentations sociales de l'insécurité;
- au plan technique et architectural: articuler sécurité routière et aménagement urbain.

Dans ces deux programmes: "Ville plus Sûre et Quartiers sans Accident" (60 expérimentations), et "La place de l'Enfant: au village, dans le quartier et la ville", il s'agit de réunir autour d'un projet commun ceux qui décident de la ville, ceux qui la conçoivent, ceux qui la gèrent et bien entendu ceux qui l'habitent, et de:

- découvrir que les problèmes de circulation peuvent être abordés en terme de vie urbaine, de vie quotidienne;
- développer la collaboration de tous ceux qui interviennent sur l'espace urbain avec souvent des antagonismes de spécialistes: ingénieur contre urbaniste-architecte, police contre usagers;
- réaliser une mobilisation locale sous l'égide des élus pour renouveler la conception des espaces de circulation vers une conception plus conviviale et urbaine;
- traduire ces solutions dans des aménagements qui embellissent la ville: tour à tour piéton et automobiliste, je dois être sensible au fait que je partage l'espace avec d'autres usagers, nombreux et divers.

L'enfant a joué un triple rôle dans les 60 expérimentations lancées:

- figure de fragilité: il représente pour le technicien un questionnement nouveau par la spécificité de sa perception, de sa motricité, de ses rythmes; l'accident urbain a force de scandale (alors que bien moins que les

personnes âgées il en est victime) facilitant par là la décision politique d'intervenir et la coordination des concepteurs;

L'enfant, comme la personne âgée ou handicapée, révèle que la ville est sur-handicapante;

- Figure de la socialisation et du développement: catégorie mineure, dominée, gênante, l'enfant révèle à l'adulte que s'approprier un lieu n'est pas seulement en avoir un usage reconnu, mais permet d'établir une relation avec lui, de l'intégrer dans son vécu, d'y laisser sa trace, de la partager avec les autres. Ses territoires fonctionnels et imaginaires se recoupent et se recouvrent: inquiétude et parfois impuissance du technicien (comme devant la découverte de la pensée sauvage au début du siècle...), mais aussi sollicitation à élaborer conceptuellement et techniquement un environnement "plus sensible", à remettre en cause les normes techniques (largeur des voiries), à penser l'espace urbain en gestionnaire (revenir sur l'ouvrage);
- Figure du développement, l'enfant l'a été d'une manière exemplaire et symbolique en milieu rural où les élus, sans toujours analyser, identifiaient la croissance de l'enfant avec celle des villages et consentaient par là à d'importants investissements sur le cadre de vie quotidien de la collectivité (aménagement de "chemins d'école", ouverture de cours de récréation, remise en usage des fontaines...);
- Messager d'un nouvel urbanisme, dernière figure enfin, ainsi nommée par Chombart de Lauwe (1977): l'enfant médiateur entre les adultes au sein de la famille, l'est aussi dans la communication sociale entre des groupes pris dans des intérêts et des logiques contrastés.

7. Penser la ville autrement: le débat public

De fait, et c'est le sens des expériences que nous avons voulu susciter dans ces deux programmes, la prise en compte de l'enfant amène à un changement dans le mode de penser l'intervention sur la ville: ne plus envisager l'aménagement de l'espace public en termes d'interventions ponctuelles (opérations, secteurs) mais en termes de cheminement, de parcours, de continuité de territoires et de lieux en relation avec la continuité d'expériences nécessaires à son développement. Il est ainsi le pédagogue de l'élu ou du technicien dans la recherche des solutions nouvelles à la crise des villes.

L'intérêt de ces deux programmes se mesure aussi à l'évolution des termes du débat public sur la place de l'enfant dans la ville: les exigences adultes de sécurité, de responsabilité et de prévention ont fait progressivement place à de nouvelles attitudes plus

favorables à l'expérimentation et à l'apprentissage urbain; le cycle historique des interactions entre la famille et la ville entre-t-il dans une nouvelle phase (Sennett, 1980)? Dans le processus éducatif, la famille ne redevient-elle pas plus urbaine en appréhendant moins que jadis les effets de la mobilité?

Très concrètement, nous constatons que l'opinion publique sensibilisée, hier encore, à l'échelon national par les messages de l'Etat - la France suit depuis 1990 l'expérience des autres pays européens avec le 50 km en ville - se mobilise désormais au plan local par le canal des réseaux associatifs dans un élargissement du thème de la sécurité et de la prévention vers un nouveaux courant pro-urbain inspiré par une recherche d'un fonctionnement plus convivial de la ville; non plus "l'enfant et la sécurité routière" mais "l'enfant et la ville", "l'enfant et la rue", "sécurité ou autonomie", "rue de l'avenir"...

Alors, demain, comme en Hollande, en Suisse ou en Allemagne, des associations élaborant avec les élus et les services municipaux des projets facilitant la vie quotidienne dans les villes? Il est possible de commencer à y croire: l'enfant n'y est pas pour rien.

BIBLIOGRAPHIE

- ARIÈS, Ph. (1987), "L'enfant et la famille sous l'ancien régime" (Seuil, Paris).
- ARIÈS, Ph.(1979), L'enfant et la rue: de la ville à l'anti-ville. Communication au Congrès International de l'Union Mondiale pour la sauvegarde de l'enfance et de l'adolescence" *Revue URBI* (1979, 2), Montréal.
- BARRÉ, F. (1979), L'espace d'un moment ou l'enfance inusitée, *Revue Traverses - C.C.I.* (1979, 4).
- CHOMBART DE LAUWE, M.J. (1977), L'enfant dans la ville: oublié, enjeu ou messager ?, *Revue C.C.I.: la ville et l'enfant* (1977).
- DOLTO, F. (1985), "La cause des enfants" , Chapitre IV: L'enfermement, (R. Laffont, Paris).
- FARGE, A. (1979), Signe de vie, risque de mort: Essai sur le sang et la ville au 18ème siècle, *Revue URBI* (1979, 2), Montréal.
- GRACQ, J. (1985), "La forme d'une ville" (J.Corti, Paris).
- JACOBS, J. (1961), extraits de *The death and life of Great American cities*: plaidoyer pour la grande ville, apologie de la rue; cité et commentés par F. Choay (1965), *L'urbanisme, utopies et réalités* (Seuil, Paris).
- LE CORBUSIER (1977), "Vers une architecture" (Arthaud, Paris) (éd. orig., 1923).
- MITSCHERLICH, A. (1970), "Psychanalyse et urbanisme: réponse aux planificateurs" (Gallimard, Paris).
- MUMFORD, L.(1964), "La cité à travers l'histoire", Chapitre X: L'habitat familial (Seuil, Paris)
- ROUSSEAU, J.J. (éd. 1969), "Emile - Livre II", Oeuvres complètes, Vol. IV. Collection La Pléiade (Gallimard, Paris).
- SENNETT, R. (1980), "La famille contre la ville" (Editions Recherches, Paris).